

Louis Nicolas Davout, exposé de Jean-Pierre LAVOILLOTTE



Louis, Nicolas, Davout est né le 10 mai 1770 à Annoux (Yonne).

Son père, gentilhomme bourguignon seigneur d'Annoux était écuyer lieutenant au régiment de *Royal Champagne cavalerie*, au moment de la naissance de Louis.

Je n'ai trouvé aucune information historique avant que Louis Nicolas ait 15 ans.

Carrière militaire :

Après des études à l'École Royale Militaire d'Auxerre, puis à l'École Royale Militaire de Paris en 1785, où Napoléon Bonaparte l'a précédé d'une année, Davout entra comme sous-lieutenant au régiment de Royal Champagne Cavalerie, en février 1788, dans l'armée de l'ancien régime.

Révolution française

Il s'enrôla en tant que volontaire à Ravières, le 20 juin 1791, et fut élu chef de bataillon en second du 3^e régiment des volontaires de l'Yonne, dans l'armée du Nord de Dumouriez. En 1791, il devint chef de bataillon des volontaires de l'Yonne, et son ascension s'accéléra : colonel en mars 1793, puis en juillet de la même année, il fut élevé au grade de général de brigade aux armées de la Moselle et du Rhin, où il se signala par sa bravoure et son audace. Il se distingua à la bataille de Neerwinden où il tenta d'arrêter Dumouriez qui passait à l'ennemi. Il servit lors des campagnes de 1794 à 1797, sur le Rhin. Ses talents et son intrépidité le firent distinguer par Moreau qui lui confia des commandements importants, et à qui il rendit de signalés services, particulièrement au passage du Rhin, le 20 avril 1797.

Campagne d'Égypte

Il suivit Napoléon Bonaparte dans la campagne d'Égypte, accompagnant Desaix (l'un de ses rares amis dans le domaine militaire). Lors de cette expédition, il participa à la Bataille des Pyramides, et contribua largement à la victoire d'Aboukir. Après cette bataille, le général en chef avait laissé à Lannes le soin de réduire le fort d'Aboukir. Blessé, Lannes céda le commandement au général de Menou de Boussey. Le 30

juillet 1799, Davout, étant de tranchée, lança une attaque générale et le 2 août, la garnison du fort d'Aboukir se rendit.

De retour en France avec Desaix en 1800, Davout fut nommé général de division le 3 juillet 1800, commandement qu'il inaugura en prenant la tête de la cavalerie de l'armée d'Italie. Il intégra le cercle familial du premier Consul après avoir épousé Aimée Leclerc, belle-sœur de Pauline Bonaparte, le 12 novembre 1801. Napoléon lui confia le commandement en chef des grenadiers de la garde consulaire en 1802. Le 18 mai 1804, il se vit offrir, lors de l'instauration de l'Empire, le poste honorifique de colonel-général des grenadiers à pied de la Garde Impériale. Le 19, Davout fut élevé à la dignité de Maréchal d'Empire, lors de la première promotion.

3^e corps

En 1805, il reçut le commandement du 3^{ième} corps de la Grande Armée, avec lequel il prit part à la victoire d'Ulm, et joua un rôle déterminant dans la bataille d'Austerlitz (1805).

Le 14 octobre 1806, le même jour que la bataille d'Iéna, il obtint une brillante victoire à la bataille d'Auerstaedt, sur la moitié de l'armée prussienne, pourtant largement supérieure en nombre. La victoire fut d'autant plus brillante que Bernadotte lui refusa le soutien de son propre corps d'armée. Cette victoire lui vaudra, en 1808, le titre de duc d'Auerstaedt et, très rapidement, l'honneur d'entrer le premier dans Berlin. Cette victoire fut cependant éclipsée par celle remportée à Iéna par l'Empereur le même jour. Davout commanda l'aile droite française lors de la bataille d'Eylau (1807).

Dans la guerre de 1809, il participa à la bataille d'Eckmühl, à celle de Ratisbonne et à la bataille de Wagram, où il commanda l'aile droite. Il fut fait prince d'Eckmühl le 15 août 1809, et, peu après, il fut nommé gouverneur-général du grand duché de Varsovie et duc d'Auerstaedt.

1^{ier} corps- Campagne de Russie

En 1812, Napoléon lui confia la tâche d'organiser le « corps d'observation de l'Elbe » composé de 70 000 hommes, qui devint le 1^{er} corps de la Grande Armée qui envahit la Russie. Il obtint une victoire sur les Russes à Moguilev, mais ne parvint pas à encercler l'armée russe du Prince Piotr Bagration, du fait de la lenteur de Jérôme Bonaparte, chargé de l'aile droite de la Grande Armée. Son cheval fut tué sous lui lors de la bataille de la Moskowa. Son plan qui consistait à contourner la gauche de l'ennemi avec le 1^{er} corps et les Polonais pour ouvrir la route de Moscou, ne fut pas retenu par Napoléon, et cette bataille fut une véritable boucherie. Il assura, alternativement avec Ney, le commandement de l'arrière garde de l'armée lors de la terrible retraite de Russie. Davout perdit son bâton de maréchal, trouvé par les cosaques dans ses bagages, lors de la bataille de Krasnoï (novembre 1812).

Hambourg

En 1813, il commandait l'aile gauche de l'armée française en Allemagne. Victorieux et seul général français invaincu de la campagne, il dut, à la suite des échecs de ses collègues et de Napoléon lui-même, se replier sur le secteur militaire de Hambourg qu'il fit fortifier et approvisionner. Il établit son quartier général à Hambourg le 30 mai 1813. Il y fut bientôt assiégé par l'ennemi. En vain, les armées russe, prussienne et suédoise, formant un total de 80 000 hommes, cherchèrent-elles à s'emparer de la place, leurs efforts furent totalement inutiles. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1814 qu'il consentit à remettre la place, non aux généraux ennemis, mais au général Gérard, porteur des ordres de Louis XVIII. Il ne capitula que sur l'ordre du Roi, après un premier refus où il avait fait tirer au canon sur le drapeau fleurdelisé du Roi de France.

Pendant la Première Restauration, il se retira dans ses terres de Savigny sur Orge.

Les Cent-Jours

Après le retour de l'Île d'Elbe, appelé par Napoléon 1^{er} au ministère de la guerre, Davout, qui avait été passif pendant la 1^{ière} restauration, se rallia à Napoléon. De concert avec l'Empereur, il réorganisa en trois mois l'armée française, et créa d'immenses ressources militaires pour la défense du pays. Toutes les mesures avaient été prises pour que, dans le courant du mois d'août, 800 000 hommes fussent sur pied, armés et équipés.

Après Waterloo

Il reçut le commandement général de l'armée sous les murs de Paris, après la bataille de Waterloo, à laquelle il n'avait pas participé.

Le **combat de Rocquencourt**, dernière bataille gagnée des troupes impériales napoléoniennes, eut lieu à Rocquencourt, le 1^{er} juillet 1815, soit 13 jours après Waterloo, et 9 jours après l'abdication de Napoléon 1^{er}, mais avant la signature de l'armistice, alors que les Prussiens avaient envahi la France.

Cette bataille fut le fait des généraux Exelmans et Piré, à l'instigation du maréchal Davout, et se traduisit par une victoire française sur une division prussienne et la capture de plus de 400 prisonniers.

Début juillet, l'armée réunie sous les murs de Paris attendait le signal d'une bataille qui eût été une revanche sur la bataille de Waterloo.

Blücher, à qui l'on n'opposait qu'un simulacre de défense, avait passé la Seine sur le pont du Pecq, et paraissait vouloir se répandre, avec ses troupes, sur la partie sud-ouest de Paris. Les généraux français, témoins de cette marche risquée, jugèrent que les Prussiens s'étaient aventurés.

Par ordre de Davout, le général Exelmans fut dirigé sur les traces des Prussiens avec 6 000 hommes ; un corps de 15 000 hommes d'infanterie, sous le commandement du général Vichery, devait le suivre par le pont de Sèvres et lier ses mouvements avec 6 000 fantassins du 1^{er} corps, et 10 000 cavaliers d'élite qui devaient déboucher par le pont de Neuilly. Mais, au moment d'exécuter ces dispositions dont le succès eût pu entraîner la perte de l'armée prussienne, Davout donna un contre-ordre. Le général Exelmans soutint seul le combat. Il attaqua l'ennemi hors de Versailles, le précipita dans une embuscade, le tailla en pièces et lui enleva armes, bagages et chevaux.

Les généraux Strolz, Piré, Burthe, Vincent, les colonels Briqueville, Faudoas, Saint-Amant, Ghailpu, Simonnet, Schmid, Paolini et leurs régiments, furent secondés par des habitants des communes voisines, agissant en tirailleurs sur le champ de bataille.

Exelmans, non soutenu, fut obligé de reculer devant le gros de l'armée prussienne qu'il trouva à Louveciennes, près de Marly. Devant des forces disproportionnées et dans ce pays boisé, sa petite cavalerie ne pouvait ni se mouvoir, ni combattre. Il revint sur Montrouge, la rage au cœur, laissant les Prussiens s'établir sur la rive gauche de la Seine

Le surlendemain, le 3 juillet 1815, Davout se disposait à livrer bataille à Wellington et à Blücher, lorsqu'il reçut du gouvernement provisoire l'ordre de traiter avec l'ennemi. Ce même jour, il signa à Saint-Cloud la convention de Paris, d'après laquelle l'armée française devait se retirer derrière la Loire. Le 6 juillet, Davout se mit à la tête des troupes qui abandonnaient la capitale. Avant de partir, il avait fait disposer dans le fort de Vincennes environ cinquante mille fusils, en donnant des ordres pour que ce fort ne fût, en aucun cas, livré à l'étranger. Il organisa l'armée française en deçà de la Loire. Quand les Autrichiens franchirent le fleuve, la menace d'une bataille suffit pour qu'ils fassent demi-tour, le seul nom de Davout, et sa qualité de maréchal vaincu, suffisaient à faire trembler ses adversaires, même après l'abdication de Napoléon.

Le maréchal fit sa soumission au gouvernement royal le 14 juillet 1815, au château de la Source, près d'Orléans. Il remit le commandement de l'armée au maréchal Macdonald, chargé de la dissoudre. Quand il eut connaissance de l'ordonnance du 24 juillet, qui proscrivait les généraux Gilly, Grouchy, Exelmans, Clausel, etc., il écrivit au maréchal Gouvion Saint Cyr, ministre de la guerre, pour demander qu'on substituât son nom à celui de ces généraux, attendu qu'ils n'avaient fait qu'obéir à ses ordres.

Retiré sur ses terres, il revint cependant à Paris, pour défendre Ney, mis en accusation.

Privé de ses traitements, il connut une période difficile avant de recouvrer finalement ses titres en 1817. Il ne parut à la cour de Louis XVIII qu'en 1818. Il rentra à la Chambre des Pairs, le 5 mai 1819 et se rallia complètement à la cause de la Restauration. Il fut élu maire de Savigny sur Orge, de 1822 à 1823.

Davout mourut le 1^{er} juin 1823, dans son hôtel parisien, de phtisie pulmonaire. Il fut enterré à Paris, au cimetière du Père Lachaise, dans une sépulture qu'il avait fait préparer pour sa famille.

Louis Nicolas d'Avout, dit Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, maréchal d'Empire, fut le seul maréchal à être resté vaincu en 1815.

Anecdotes sur Davout :

La maréchale Davout, princesse d'Eckmühl, née Louise-Aimée-Julie Leclerc, était la sœur du général Leclerc, le mari de Pauline Bonaparte. Connue pour son sens de l'économie, il n'était pas rare, au grand agacement de son époux, de la voir broder elle-même ses robes d'apparat. Mais le maréchal Davout ne partageait pas ce goût pour la simplicité et il eut pour préoccupation constante, comme il le lui écrivit souvent en campagnes, que sa femme fut "bien mise". Il lui demanda ainsi d'acheter des diamants et de prendre chez Leroy au moins deux habits de cour.

Mémoires du Maréchal Marmont

Davout s'était institué de lui-même l'espion de l'Empereur, et chaque jour il lui faisait des rapports. La police d'affection, selon lui, étant la seule véritable, il travestissait les conversations les plus innocentes. Plus d'un homme frappé dans sa carrière et son avenir n'a connu que fort tard la cause de sa perte. Davout avait de la probité ; mais l'Empereur dépassait tellement par ses dons les limites de ses besoins possibles, qu'il eût été plus qu'un autre coupable de s'enrichir par des moyens illicites. Ses revenus, en dotation, se sont montés jusqu'à un million cinq cent mille francs. Homme d'ordre, maintenant la discipline dans ses troupes, pourvoyant à leurs besoins avec sollicitude, il était juste, mais dur envers les officiers, et n'en était pas aimé. Il ne manquait pas de bravoure, avait une intelligence médiocre, peu d'esprit, peu d'instruction et de talent, mais une grande persévérance, un grand zèle, une grande surveillance, il ne craignait ni les peines ni les fatigues. D'un caractère féroce, sous le plus léger prétexte et sans la moindre forme, il faisait pendre les habitants des pays conquis. J'ai vu, aux environs de Vienne et de Presbourg, les chemins et les arbres garnis de ses victimes.

En résumé, son commerce était peu sûr. Toutefois insensible à l'amitié, il n'avait aucune délicatesse sociale ; tous les chemins lui étaient bons pour aller à la faveur, et rien ne lui répugnait pour la conquérir. C'était un mameluk dans toute la force du terme, vantant sans cesse son dévouement. Il reçut une fois une bonne réponse de Junot, qui, jaloux des biens sans nombre dont l'Empereur le comblait, lui dit : « Mais dites donc, au contraire, que c'est l'Empereur qui vous est dévoué. » Ce dévouement, dont il faisait toujours parade, il le portait dans ses expressions jusqu'à l'abjection

Capitaine BLAZE

« A propos de dîners, je ne dois pas oublier de vous dire un mot à propos de ceux du maréchal Davout. Ce brave maréchal, parmi de hautes qualités militaires, avait un énorme défaut qui lui fit bien des ennemis chez

les gastronomes de l'armée. Lorsqu'il nous invitait à dîner, c'était une perfidie de sa part, non que ses repas fussent sans façons, mais ils étaient d'une brièveté désespérante.

On se mettait à table, dix minutes après il fallait se lever, parce que l'amphitryon en donnait l'exemple. La première fois que j'eus l'honneur de siéger à la table de M. le maréchal, j'y fus pris ; à peine avais-je coupé mon pain et commencé l'introduction des premières drôleries pour préparer les voies qu'on donna le signal de la retraite.

- ▶ Où va-t-on ? dis-je à mes voisins.
- ▶ On a fini.
- ▶ De dîner ?
- ▶ Oui.
- ▶ Mais je n'ai pas commencé.
- ▶ Tant pis pour vous.
- ▶ C'est un tour abominable, un vrai guet-apens.
- ▶ Soit ! mais le maréchal imite l'Empereur.
- ▶ Il ne faut pas toujours suivre l'exemple des grands hommes.

Jean-Pierre LAVOILLOTTE

